

REPUBLIQUE DU ZAIRE
DEPARTEMENT DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR
ET
RECHERCHE SCIENTIFIQUE

**REVUE
DE
RECHERCHE
SCIENTIFIQUE**

SPECIAL
MEDECINE TRADITIONNELLE AU ZAIRE

VOLUME unique 1979



INSTITUT DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE

SUR L'EMPLOI DES PLANTES MEDICINALES CHEZ LES MONGO.

PAR G.HULSTAERT, M.C.

INTRODUCTION.

Les lignes qui suivent n'ont pas la prétention de présenter une étude exhaustive des connaissances des Mongo dans ce domaine. Elles veulent simplement donner le fruit d'une expérience de cinquante ans de vie missionnaire parmi eux. En outre, elle se rapporte principalement à la section occidentale de cette grande ethnie bantoue de la Cuvette Centrale zaïroise, c'est-à-dire aux tribus nommées Nkundo ou Bokote et qui vivent dans le bassin des rivières Ruki-Loilaka et basse Jwafa. C'est là, en effet, que j'ai surtout résidé et voyagé.

Enfin, cette contribution se borne au domaine de la botanique en relation avec l'art de guérir ancestral. Les questions qui se posent ont trait aux espèces de plantes utilisées, à leurs propriétés thérapeutiques, à leur mode d'emploi, à l'origine de ces connaissances, à la classification traditionnelle des espèces etc ...

Pour une part, ce ne peut être qu'un résumé de ce qui a déjà été publié ailleurs (Cfr, ci-après).

ESPECES BOTANIQUES EMPLOYEES.

Il serait superflu de répéter ici ce qui a déjà été publié ailleurs sur ce sujet. Il paraît donc suffisant de citer les références avec un bref résumé.

La première étude faite par mon confrère le P.A. VERBEECK, chargé à cette époque du dispensaire de la mission catholique d'Imbonga (riv. Loilaka), a été publiée par la revue *AEQUATORIA XI* (1948). Les plantes y sont classées sur la base de leur emploi thérapeutique, selon les affections qu'on veut combattre. Ci et là, on a ajouté des minéraux. L'auteur donne les noms indigènes à côté des noms scientifiques. Il décrit le mode d'emploi, et fait par endroits mention des effets.

Dans une seconde étude, le même auteur a donné une liste de plantes abortives, également avec leur mode d'emploi. On la trouve dans la même revue *AEQUATORIA XIV* (1951 p.26).

Les données contenues dans ces deux articles sont reprises dans mes *NOTES DE BOTANIQUE MONGO* (A.R.S.O.M.N.S. XV-3, Bruxelles 1966). Ce petit volume ne se borne pas à décrire les usages thérapeutiques des plantes. Il présente tout ce que j'ai appris sur la nature et le degré des connaissances botaniques de ce peuple, qui existent particulièrement dans le domaine pratique. Tous ces renseignements sont groupés selon la classification scientifique. Mais pour la facilité du consultant, les taxons (familles, genres et espèces) sont rangés alphabétiquement.

On voit donc comment les deux études sont complémentaires. Depuis la composition des "Notes", peu d'usages médicaux sont venus à ma connaissance, car je n'ai noté que ce que j'ai appris accidentellement.

Voici cependant le peu que j'ai retenu et qui peut encore être utile.

AFROMOMUM Sp. (Zingiberacée)

La sève exprimée des fruits est égouttée sur le ver (de Cahors, de Boma) logé dans la peau. Le ver sort en se tortillant. Ce résultat positif et rapide a été constaté à Bikoro en 1971 sur une personne qui en avait ... une vingtaine.

ANANAS COMOSUS (Broméliacée).

Les cendres de feuilles carbonisées mélangées avec de l'huile extraite des amandes palmistes (ntou) sont frottées sur les chiques dans les pieds des enfants qui ont trop peur des extractions.

DESMODIUM ADSCENDENS (Papilionacée).

La sève des tiges et feuilles écrasées mélangée avec la sève du *COSTUS PHYLLOCEPHALUS* (Zingiberacée) et deux poivres rouges de *CAPSICUM FRUTESCENS* (Solanacée) est administrée en potion contre les quintes de toux (Bamanya).

ERICCOELUM MIROSPERMUM (Sapindacée).

Les râclures de l'écorce mélangées avec du poivre d'*AFRAMOMUM MELEGUETA* (Zingiberacée) sont employées en suppositoire contre les hémorroïdes; on peut aussi utiliser cette dernière plante seule pour le même usage (Bamanya, Cf. "Notes" n° 642).

Comme on le voit dans ce qui vient d'être dit et dans ce qui se trouve dans les études mentionnées, on mélange souvent deux ou plusieurs plantes dans l'emploi thérapeutique. Il incombera aux chercheurs futurs de démêler le ou les principes actifs et leurs proportions.

Les espèces dont l'usage thérapeutique a été publié ne constituent pas la totalité de ce qui est employé en pays mongo. Ce sont les espèces les plus généralement connues, en majeure partie peut être même uniquement ce qui est du domaine public ou du moins ce qui n'est pas caché par les usagers.

A côté de cela, il existe sans aucun doute un nombre indéterminé de plantes et d'emplois médicaux qui ne sont connus que des guérisseurs spécialisés. Il serait hautement utile de connaître également ces espèces et leur mode d'emploi. Une enquête dans ce sens sera guère aisée. Car les détenteurs de ces connaissances ne lâcheront pas facilement leurs secrets, ce qui est évident, puisque leur renommée et leur bien-être matériel en dépendent dans une très large mesure. Si les enquêteurs ne se heurtent pas à une fin de non recevoir, ils doivent toujours craindre d'être trompés. De toute façon, ils doivent disposer d'une connaissance intime de la psychologie et du comportement du peuple parmi lequel ils travaillent.

PROPRIETES THERAPEUTIQUES.

Il ne peut s'agir ici des propriétés pharmacologiques ou de la nature chimique des plantes médicinales. Cela est du domaine des spécialistes. Ces recherches ne semblent d'ailleurs pas possibles en Afrique pour le moment.

Mais il ne paraît pas inutile de présenter un résumé de ce qui se trouve dans les publications citées ci-dessus.

Voici donc les principales affections soignées par les plantes.

Parmi les maladies externes ou se manifestant extérieurement, citons: inflammations diverses (abcès, phlegmons, bubons, panaris soit pour les réduire, soit pour les faire mûrir ou faire sortir le pus; pustules, ulcères (surtout phagédéniques), mycoses et dermatoses diverses, gale, enflures rhumatismales ou autres, poux, teignes, fistules, hernie (réduction), réduction de fractures d'os, brûlures, blessures, hémorroïdes externes et internes.

Parmi les maladies internes nous relevons : rhumes, colliques et maux de ventre, crampes d'estomac, diarrhée, constipation (bénigne ou grave), bronchite, pneumonie, toux, maux de -tête, dyspnée.

Plusieurs maladies infectieuses et parasitaires sont combattues par des plantes: syphilis (plaie, gomme), blennorrhagie, pian (fort en recul actuellement), vers intestinaux, amibiase, lèpre (nerveuse ou dépromes), gonflement de la rate chez les enfants.

De nombreuses médications sont du domaine gynécologique: faciliter l'accouchement, empêcher ou arrêter les hémorragies, calmer les douleurs de l'enfantement, modérer le flux menstruel excessif, combattre la fièvre puerpérale, stimuler la production du lait.

Il existe de nombreux calmants et sédatifs, pour toutes sortes de douleurs (rhumatismales, points de côté, etc ...); douleurs dans l'oreille, douleurs de l'enfantement, maux de dents (en général ou spécialement pour mettre dans la dent cariée). Certains calmants sont spécifiques au coeur.

Pour le système nerveux, on peut encore mentionner les plantes enivrantes et aphrodisiaques; celles qui traitent la convulsion des enfants, qui arrêtent la syncope ou raniment de la pâmoison; celles qui se prennent contre la fatigue; les soporifiques.

On connaît encore des diurétiques, des fébrifuges, des vomitifs, des purgatifs, des abortifs, des vulnéraires, etc ...

Comme anti-vénimeux, on emploie certaines plantes contre les morsures de serpent ou pour calmer les démangeaisons causées par certains végétaux irritants.

Si le dosage instrumental précis est inconnu des Mongo , ils n'ignorent cependant pas le degré d'activité de tel ou tel médicament. Par conséquent, il est administré selon cette connaissance.

Ainsi, les doses diffèrent selon qu'il s'agit d'un adulte ou d'un enfant. Certains médicaments ne sont pas donnés aux femmes enceintes ou seulement dans une solution très faible. Des plantes ayant un effet violent et partant considérées comme dangereuses ne sont utilisées que dans les cas désespérés. Si certains médicaments sont spécifiques, beaucoup peuvent servir dans de nombreuses affections. Il en existe même pas mal qui donnent l'impression d'être des panacées (p. ex. les 51, 96, 116,134 etc ... de mes "Notes").

Pour mémoire, rappelons que de nombreuses médications sont en même temps de nature magique et que des rites superstitieux se mêlent à l'une ou à l'autre, tandis que d'autres s'appliquent d'une façon toute "naturelle" sans rien de paramédical.

Il n'est pas toujours facile de départager ce qui est proprement médical au sens de la science occidentale et ce qui est des domaines de la magie et de la superstition. Certains cas sont clairs mais d'autres laissent planer le doute sur la limite entre science et croyance, où la solution de la difficulté ne me paraît pouvoir venir que de l'étude (chimique, biologique, pathologique).

PARTIES UTILISEES.

N'importe quelle partie d'une plante ne peut être utilisée dans la thérapeutique. Tout dépend des cas spécifiques. Ainsi, on emploie la plante en entier, ou la tige (des plantes herbacées), les feuilles, l'écorce (intérieure ou extérieure), les racines (spécialement la racine pivotante), les tubercules, les fruits (en entier ou la peau, le péricarpe, les graines), parfois les fleurs, rarement les branches (pour l'incinération).

Comme éléments actifs, on prend la sève (exprimée ou dégoutante), la résine, le latex, les cendres, des parties carbonisées (les médicaments fabriqués avec ce dernier produit portent un nom spécifique :mpinga).

La sève est obtenue à partir des tiges ou des feuilles par pilage, par écrasement entre les doigts ou dans la paume de la main (le médicament s'appelle alors lilo). Les feuilles sont parfois flambées au préalable.

Une autre préparation au moyen du feuillage se fait par trituration, par macération dans l'eau, ou par décoction.

L'écorce est employée soit en éclats (à bouillir), soit en râpures. Il en est de même des racines : bouillies en entier ou râpées.

Les inflorescences sont pilées ou écrasées.

Les fruits sont utilisés écrasés, la peau souvent macérée, les gousses incinérées.

MODES D'EMPLOI.

Les modes d'emploi thérapeutique des plantes sont extrêmement variés, de la même façon - toutes proportions gardées - que dans la médecine occidentale. Les détails sont décrits pour chaque plante dans les deux études mentionnées.

En voici l'aperçu résumé: application simple de feuilles, bain (partiel, total, bain de vapeur), cataplasme, collyre ou balai (contre la conjonctivite et autres affections <;les yeux, contre les maux de tête, contre les convulsions infantiles ou la pâmoison), pour bassiner, pour les frottements et massages, en fumée (dans une pipe ou fumigation), pour lavements, pommades (directe ou avec massage), potions, prises (aspiration et reniflement de sève, de poudre carbonisée, de fumée, ce mode d'emploi porte le nom spécifique de bompongo), pour les scarifications, les suppositoires, les ventouses.

NOMENCLATURE.

La plupart des plantes ont un nom propre. Il y a cependant certaines espèces qui en sont dépourvues. Ce sont des plantes basses, herbacées, qui ne présentent aucune utilité. Tout se passe comme si un nom est donné aux plantes seulement dans un but pratique.

Pour ce qui regarde les végétaux ligneux sans utilité matérielle, ils sont pourtant l'objet de l'intérêt des Mongo, soit parce qu'ils servent de points de repères dans la forêt, soit même simplement parce que leur grandeur attire l'attention. Ce qui peut expliquer qu'un nom soit donné aux arbres, aux arbustes et aux lianes ligneuses.

Tout cela aide à comprendre deux faits. Le premier, que telle plante porte un nom dans telle tribu ou telle section de l'ethnie, qu'elle n'en a pas dans telle autre. Le second que les grands végétaux, surtout les arbres, ont un nom plus généralement répandu que les petites plantes. Pour cette dernière catégorie, la diversité locale des noms s'explique souvent par leurs usages différents.

En effet, beaucoup de noms se rapportent à l'usage qui est fait, particulièrement dans le domaine médical. Par exemple, boseisei (calmant, fébrifuge), bontsitsi et bososo (bain calmant), liloso (médicament obtenu par expression dans la main), lokaja (vulnéraire), mpingef'ôkwâ (médicament carbonisé non salé), etc ...

D'autres noms se rapportent à la forme, à l'odeur, au goût, à d'autres propriétés. Ainsi: bokai (acidité), îfonge (canule), bompi- mpimbo (odoriférant), bonjungola (florifère), bonkoso (couleur de perroquet), bosuuximpïma (résidence de fourmis), ntetenhoh-i (fiente de poule), lonkwantaa (excréments de chèvre), lombo-mbohaji (papillon), bompompolo (rendant infructueux), etc ... Pour les détails on peut consulter mes "Notes".

Pour ce qui est de l'étymologie, on comprend aisément que les noms se rapportant aux caractéristiques et aux propriétés des plantes soient normalement intelligibles pour celui qui connaît le vocabulaire de la langue et les règles des dérivés.

A côté de ces noms dérivés se trouve la majorité des noms dont on ne voit pas d'où ils pourraient être dérivés. Cela vaut spécialement pour les arbres et les grosses lianes, dont le nom peut se retrouver au-delà des frontières- linguistiques dans l'une ou l'autre variété phonétique. L'étymologie de ces noms s'avère impossible dans l'état actuel des connaissances des langues africaines.

Beaucoup de ce qui vient d'être dit n'est pas exclusivement propre à l'Afrique et se retrouve notamment dans les pays occidentaux.

CLASSIFICATION.

La classification scientifique établie en Europe au XVIII^e siècle est évidemment inconnue des Mongo pour les plantes comme pour les autres règnes de la nature. Pourtant toute classification n'est pas absente, comme on peut le constater pour les animaux, et tout particulièrement pour les poissons. Pour commencer, il y a division élémentaire: arbres, lianes et autres plantes. Pour ce dernier groupe, il n'existe pas de nom technique traditionnel. Mais actuellement on constate, une tendance à lui appliquer le nom lifunja ou ifunja (Cf. le n° 300 des "Notes"). - Pour l'étymologie, voir le Dictionnaire lormngo - français, Tervuren 1957. Cependant, les champignons sont désignés par un nom commun, groupant les espèces dont les comestibles et quelques autres portent un nom spécifique. L'herbe aussi a un nom générique (boyau) à côté d'un nom spécifique. Les autres plantes herbacées sont connues sous un nom spécifique ou bien n'ont aucun nom, selon l'intérêt que leur porte la population locale.

Pour un certain nombre de plantes mieux-connues, c'est-à-dire les arbres et lianes, ainsi que plusieurs plantes herbacées d'usage fréquent, on trouve une classification plus élaborée, quoique élémentaire. Ce classement ne repose pas sur les caractères utilisés dans la systématique européenne, mais soit sur la ressemblance dans la forme, soit dans la similitude de l'usage. Dans le premier cas, la classification recouvre la taxonomie scientifique ou du moins s'en rapproche fort. Dans le second cas, des taxons très différents peuvent être groupés ensemble, comme cela se comprend facilement. Cette classification s'exprime par l'emploi d'un même nom générique. Le nom spécifique se rapporte à une qualité, à une propriété, à une circonstance, surtout à l'habitat.

Des exemples se trouvent en divers endroits de mes "Notes".

En voici quelques-uns pour la première espèce: bofofoho wabokili (de terre ferme) ou wa ntando (de la rivière), bofunga wa bokeli (du ruisseau) ou wa n tando (de la rivière), m bondo ea loanja (village) ou ea ngonda (de la forêt).

Dans le second groupe, on peut ranger les diverses plantes auxquelles s'applique le nom de efoma (hasard), bompol-s ou b im (rendant infructueux), lokcija (vulnérable).

Dans les exemples suivants, les noms spécifiques se rapportent soit à l'habitat soit à un caractère formel: bonkongé (général), bonhong'a mong» (tiges et feuilles soyeuses), bonkonge ui'alenge et wa nsolah mg i (emploi), ikonganjale (habitat).

Certains groupements reposent seulement sur une ressemblance superficielle, comme c'est le cas pour les diverses plantes nommées éaké qui, comme le nom l'indique, ont en commun d'être aplaties contre le sol.

Pour distinguer certaines plantes plus ou moins semblables, on emploie aussi avec le nom "générique" la spécification bokwala (esclave) par opposition à m'ng) (véritable, authentique). On pourrait rappeler ici l'exemple plus ou moins analogue du néerlandais où le substantif *bastaard* est préfixé à un nom de plante ou d'animal pour exprimer la ressemblance avec l'espèce type.

Une autre manière d'exprimer la similitude dans la forme se rencontre pour des plantes qui ne portent pas de nom propre et qu'on compare alors avec' une autre plante bien spécifiée en la désignant comme bokilo (parent par alliance); Cf. l'usage des 010- mbo cité fréquemment dans "la Flore du Congo", éditée par le Jardin Botanique de Bruxelles.

Certains genres sont spécialement nombreux, soit qu'il y ait parenté effective, soit que la classification soit basée sur quelque similitude. Ainsi les arbres mbanja (tous Ebenacées), les arbres wéngé (tous Macaranga), tandis que le *Macaranga saccifera* porte le nom de b.mh im ui'oheli, parce que ses feuilles rappellent celles du bonkom *Myrianthus* des Moracées.

Ici encore beaucoup se retrouve ailleurs dans le monde, dans divers continents y compris l'Europe, surtout dans les milieux populaires.

EFFICACITE DES THERAIPEUTIQUES.

On est en droit de se demander quelle est l'efficacité de la médication à base de plantes. A ma connaissance, on sait peu de chose à ce sujet, du moins au Zaïre. Il est donc d'une grande importance

que la recherche s'attache à ce point particulier de l'enquête. Car, sans cela, on ne sortira pas du domaine théorique dans une matière qui est précisément d'un intérêt directement utilitaire. Pour ce qui est du domaine ethnique auquel se rapporte la présente note, quelques éléments se trouvent éparpillés dans les deux études mentionnées ci-dessus. Ajoutons-y mes souvenirs personnels suivants.

M'étant un jour blessé gravement au pouce en coupant un rameau florifère pour le mettre dans un herbier, le Capita de Bokuma coupa net un jeune arbre uienye (*Tetrorchidium didymostemon*) et laissa dégoutter l'abondante sève visqueuse sur la blessure profonde. L'hémorragie abondante s'arrêta très rapidement. Rentré à la mission, je me fis mettre un pansement simple (sans médicament aucun). Après quelques jours la blessure était complètement fermée par rapprochement des bords et sans laisser d'escarre.

Seule une certaine dépression à l'endroit de la blessure témoigne encore du passé.

Lorsque j'étais Directeur de l'école H.C.B. de Flandria (actuellement Boteka), il y avait un élève qui souffrait d'un ulcère phagédénique à la jambe. Malgré les soins quotidiens au dispensaire de la société, aucune trace de guérison ne se manifestait. Le médecin se déclara impuissant devant ce cas. Là-dessus, le garçon me demanda la permission de retourner dans sa famille, alléguant que son père pourrait bien le guérir. Après quelques semaines, le garçon me revint et me montra tout fier sa jambe parfaitement guérie; le résultat s'est prouvé définitif. A mon interrogatoire, il répondit que son père avait régulièrement appliqué sur l'ulcère un fruit de palme bien mâché et dépourvu du noyau. La guérison est probablement attribuable à la carotène, du moins partiellement.

Le catéchiste en chef B. Bakutu m'a confirmé plus d'une fois qu'ayant été atteint de tuberculose, il s'est guéri en buvant une potion faite avec une décoction de l'écorce de l'arbre *Strombosia grandifolia*. De fait, lorsque je l'ai connu pendant de longues années, il n'avait (plus) aucune trace de cette maladie et il est décédé à un très grand âge.

Alors que j'étais Inspecteur de l'enseignement, un élève de l'école de Flandria (mentionnée ci-dessus) m'aborda un jour devant le P. Directeur en me montrant son avant-bras droit déformé par l'effet de la réduction d'une fracture arrivée en tombant au jeu. Le garçon me demanda la permission de retourner dans son village, ce que lui refusait le Directeur qui arguait de l'inutilité d'un tel voyage: puisque le médecin de l'hôpital local n'avait pu mieux faire, qui pourrait améliorer l'état du bras dans un village de l'intérieur sans aucune personnalité médicale? L'élève insistait en disant que chez lui - il me cita le nom du village - il se trouvait un guérisseur spécialisé dans les fractures d'os. Après une discussion, je parvins à convaincre le P. Directeur de laisser partir l'élève puisque la responsabilité était redonnée aux parents. A ma visite suivante, après plusieurs mois, l'élève se présenta à nouveau, me montra rayonnant son bras parfaitement redressé et guéri. Le guérisseur avait rebrisé les os, massé avec des médecines, mis une éclisse et tout était redevenu normal. Le garçon ne connaissait évidemment pas la nature des plantes utilisées. Mais le résultat positif était indéniable.

Des cas similaires m'ont été racontés par des confrères missionnaires.

Malheureusement, il n'y a pas que des effets positifs. Si les hôpitaux et les dispensaires ruraux pouvaient parler, on entendrait pas mal de maux aggravés, voire des décès causés par la médication traditionnelle.

Ces malheurs me semblent attribuables à trois causes. La première se trouve dans le diagnostic soit superstitieux ou magique soit simplement erroné. La deuxième est le dosage insuffisamment contrôlable et donc souvent excessif. La troisième est située dans le mélange de thérapeutiques et donc de médecines qui se combattent, se neutralisent ou se combinent pour forcer la dose au-delà du point admissible.

Il arrive souvent que le patient se fasse traiter chez le guérisseur et ensuite, perdant patience, se présente chez le médecin ou chez un infirmier. Pour comble de malheur, le malade habituellement ne dit pas qu'il a déjà été traité par le guérisseur et de toute façon cache la nature du traitement reçu. Ce qui s'explique, du moins en partie, par l'obligation du secret, qui est très généralement parmi les conditions d'efficacité, avec toutes les menaces y incluses traditionnellement.

Le cas inverse se présente encore plus fréquemment. Ne sentant pas d'effet obtenu assez rapidement par la médecine européenne ou n'obtenant pas satisfaction dans ses exigences (p.ex. d'injection, de tel médicament réputé comme une panacée, etc ...) auprès de l'autorité médicale, le patient se confie au guérisseur qui y va de ses méthodes sans tenir compte du traitement antérieur.

De nombreux cas de ce genre sont connus du personnel médical et dans les milieux missionnaires. Ils se présentent surtout chez les enfants, qui seraient nombreux à être encore en vie si la double médication leur avait été épargnée.

Au sujet des conséquences de l'ignorance de l'asepsie dans les milieux concernés, je ne puis avancer rien de précis. Mais cela me semble un champ d'investigation aussi important que celui du dosage et des mélanges des médecines.

Sur l'efficacité des médications traditionnelles en général, il reste énormément à étudier. Il faudrait commencer par suivre scientifiquement l'évolution des traitements. Ce qui est du domaine pratique direct des personnes formées à cette fin, spécialement des cliniciens de tout grade.

Les études citées ci-devant donnent le résultat de quelques observations, mais elles sont trop rares. Ce qui est fort compréhensible, si l'on prend en considération le peu d'intérêt manifesté jusqu'à présent à cette question par les médecins formés dans les universités, et les exigences de leur profession, sans insister sur le manque fréquent de contacts personnels avec le milieu. D'autant plus que les guérisseurs, attirés ou occasionnels, ne sont pas enclins à révéler leurs secrets - qui sont aussi leur gagne-pain.

C'est précisément cet intérêt et ce contact qui ont permis au P. VERBEECK de suivre l'évolution de certains traitements et de consigner les renseignements obtenus dans son étude.

On peut regretter qu'un assistant médical diplômé n'ait pu mieux profiter de ses talents et de ses fonctions pour suivre l'évolution des traitements appliqués au moyen de plus de médicaments dont il a eu connaissance. Mais cela aurait exigé beaucoup plus de temps que n'en peut trouver un missionnaire chargé tout seul du service d'une paroisse et d'un dispensaire rural, plus la direction d'une école primaire. Il est d'autant plus louable qu'il ait conservé pour les chercheurs futurs une mine si considérable de données de valeur.

ORIGINE DES CONNAISSANCES.

De l'origine ou de la genèse des connaissances médicinales des plantes, on connaît peu de chose. Selon les témoignages, un certain nombre d'entre elles seraient connues de longue date, par tradition: Cela vaut sûrement pour les usages très généralement connus et répandus sur un grand territoire (1). On peut accepter la même explication pour une quantité d'autres espèces, sans qu'il soit possible de préciser davantage.

On peut se demander comment les premiers usagers, dont l'identité est totalement oubliée, ont fait pour découvrir les propriétés thérapeutiques de telle ou telle plante et le mode d'emploi. Ici encore, rien ne permet de formuler une réponse.

L'usage thérapeutique de certaines plantes répandues largement en Afrique peut être connu de plusieurs ethnies. Ainsi la composée *Spilanthes acmella* Murr l'est au Rwanda comme chez les Mongo .

Cependant, on peut raisonnablement penser qu'à l'origine de ces connaissances se trouve une expérience, fortuite comme cela est le cas même pour les inventions "savantes" - ou recherchée. La première ne présente aucune difficulté. En faveur de la seconde on peut argumenter à partir de faits qu'on peut constater actuellement.

En effet, certaines médications sont tirées de plantes importées à une époque récente donc inconnues traditionnellement. On peut en trouver un exemple ci-dessus (l'ananas), et d'autres dans les études publiées; ainsi dans mes "Notes" n° 34, 136, 233, 234, 399, 552, 554, 586.

Il faut évidemment écarter les plantes introduites dans un but médicinal, comme les 104, 106, 138, 299, 300, 304.

Des arbres fruitiers introduits pendant l'époque coloniale sont exploités médicalement, par exemple le corossol (mes "Notes" n° 34). On trouve des manguiers où des éclats d'écorce ont été enlevés, comme cela se pratique pour les arbres originaires du pays.

La constatation ne se limite pas aux emplois thérapeutiques. Elle s'étend aussi à d'autres usages, comme cela est indiqué dans les n° 26 et 91 de mes "Notes".

Il en va encore de même pour les fruits. Ainsi les fruits rouges du palmier *Martinezia* planté à titre d'ornement sont souvent mangés par les jeunes, tant le péricarpe que l'amande du noyau. La même constatation peut être faite pour les fruits du *Terminalia cattapa* (n° 142).

Un autre fait à relever est que des plantes originaires du pays servent à soigner des maladies venues avec la colonisation, comme la tuberculose et les maladies vénériennes (Cf. surtout l'étude du P. VERBEECK).

Or, pour tous ces usages, on peut résolument exclure tout exemple ou tout enseignement extérieur. On doit donc supposer que ces usages nouveaux sont basés sur l'expérimentation. Mais il est impossible de donner plus de précisions sur la façon dont on s'y est pris.

On constate seulement que, pour identifier les plantes, on recourt non seulement à la forme, mais - et souvent principalement au goût et à l'odeur.

Peut-on étendre ces moyens de perception à la genèse de nouvelles découvertes dans le domaine de la thérapie végétale? Et ne pourrait-on raisonnablement avancer l'hypothèse que les premiers usagers de telle ou telle plante ont procédé de la même manière?

Ici encore il y a place pour des recherches.

Bamanya 1.5.1975.